

JEAN-JACQUES ROUSSEAU est né tout armé, dans le mois d'octobre, en 1749, du célèbre concours de Dijon.

Le citoyen de Genève n'était pas encore admirable.

Il triomphait seulement dans les bergers d'opéra, et il avait trente-sept ans, quand l'étincelle bourguignonne lui mit le feu à la tête. Les amours de l'esprit sont pareilles à toutes les amours. Leur génie a besoin de l'occasion. Cette fois-là une question d'académie trouva un homme. Il fut frappé dans son intelligence d'une espèce d'apoplexie. Les idées lui sortaient du cœur. Sa vie lui parlait enfin. Il s'agissait à présent de cacher l'émotion dans la réflexion.

Voilà par où Jean-Jacques est le plus sincère et le plus sophistiqué des écrivains. Il donne à l'inspiration les allures de la raison. Il est le géomètre de la tripe. Il se sert de la pensée pour composer ses enchantements. Il ne respecte pas la vérité ; il en fait la sienne. Ce n'est pas qu'il vise à nous tromper. C'est qu'il est séduit.

L'imagination emporte le char dont ce grand casuiste est le cocher. Sa lumière est confondue dans sa chaleur.

Or il brûle de regret. Il n'est riche que de ses âges d'or. Il tourne le dos au siècle qu'il va retourner. Et quelle révolution ne bondit en arrière ? Rousseau répand autour de lui les charmes de l'impossible. Il prêche le nu à la soie, le gland au pet-de-nonne, Job à Louis XV, la laitière à la reine, le désert à la ville, Sparte à Byzance. Ne rions pas. Le monde ne se réveille que pour proposer au petit-fils l'exemple de son grand-père. Ne sommes-nous pas occupés, depuis cinquante ans, à adorer les barbares, les fous, les enfants ? Les embryons sont nos oracles. Nous cherchons le tableau dans le pot de merde, et la poésie dans le bredouillement.

Cette frénésie ne durera point. Elle était pourtant nécessaire. Il faut que, par-ci, par-là, la perfection se défasse. Le vide tient lieu de pureté. Confucius alors le cède à Lao-Tseu. Savonarole débarbouille la peinture, et Luther le pape. Le printemps recommence à bégayer.

La bonne fortune de Jean-Jacques, c'est qu'il brise la ritournelle sans casser le violon. La plupart des réformateurs se rendent inutiles à eux-mêmes, et ils se noient avec le bateau qu'ils avaient juré de couler à fond. Rousseau est préservé de l'extravagance des patriciens par la régularité de son goût. Diderot est peuple. Il n'y a rien de vulgaire dans Rousseau. Il est pauvre, plutôt pour obéir à sa doctrine que pour suivre la pente de sa nature. Il se résout à épouser Thérèse, mais il est fasciné par Mme de Warens dans sa robe des Rameaux, par Mme d'Houdetot, qui a la badine à la main, mais qui est vêtue, comme les nymphes, du long flot noir de ses cheveux. C'est un métier étroit que celui de copier des pages de musique ; c'est pourtant une besogne qui s'accroche aux élégances de la vie. Il semble que Rousseau, comme La Fontaine et le chat au château, ait connu le plaisir des écornifleurs. Il n'eut rien en propre, sinon la politesse dorée des belles demeures, parmi le sourire et le parfum des femmes.

Observons d'ailleurs que, par une étrange maigreur de désir, Jean-Jacques fut aussi le parasite de l'amour. La pudeur des infirmes le contraint, sans excès l'humeur, à se mettre de moitié dans une dame. Il consent à être, dans le jardin fermé, la seconde abeille du lis unique.

Cette douceur du sang, dans un homme qu'on nous peint si difficile, vient à l'appui du style de Rousseau. Sa phrase sans regard a la savante mollesse de la rêverie. Point de trait, point de colère, mais le vaste balancement des eaux courantes. Ici, l'éloquence touche de si près à la poésie que le lecteur échappe à la fois au creux de l'orateur et à la métaphore du poète. Ce maître de la cadence y a laissé quelque chose de la taille ronde, et de la poitrine superbement meublée dont il s'enivrait aux Charmettes.

Rousseau m'est une fête de parenthèses. Il ne me dit rien qui me satisfasse, mais il m'excite à lui répondre. Il s'oppose à nous pour nous accomplir. Les gens qui ont des préjugés sont blessés des paradoxes de Jean-Jacques. Les personnes qui ont le goût

plus ferme et plus fin que ne peuvent l'être les arrêts d'un philosophe, les âmes délicates dont la règle est d'autant plus souveraine qu'elle leur reste, en les gouvernant, très mystérieuse, pardonnent mal à Rousseau les jeux impérieux de son esprit. C'est que Rousseau vit d'après ses livres, et qu'il se pique d'écrire d'après sa vie. Que ne se confesse-t-il, au lieu de se justifier ? La hauteur de sa conscience nous gâte la bonté de son cœur et la force de son génie.

Roger Judrin, extrait de "Encre sur encre - Littérature buissonnière" in *Boussoles*, La Table Ronde, 1976.